



HAL
open science

La réputation sulfureuse de Natale Conti, helléniste faussaire

Victor Gysembergh

► **To cite this version:**

Victor Gysembergh. La réputation sulfureuse de Natale Conti, helléniste faussaire. La Mythologie de Natale Conti éditée par Jean Baudoin Livre I (1627), 2020. hal-03092611

HAL Id: hal-03092611

<https://hal.science/hal-03092611>

Submitted on 2 Jan 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



La Mythologie de Natale Conti
éditée par Jean Baudoin Livre I (1627)

sous la direction de Céline Bohnert et Rachel Darmon

Héritages
Critiques
Volume 11

l'épure
ÉDITIONS ET PRESSES UNIVERSITAIRES DE NIJMEGHE

Document extrait de *La Mythologie de Natale Conti éditée par Jean Baudoin Livre I (1627)*, publié sous la direction de Céline Bohnert et Rachel Darmon dans la collection HÉRITAGES CRITIQUES (n° 11).

Ouvrage publié avec le soutien financier du Centre de Recherche Interdisciplinaire sur les Modèles Esthétiques et Littéraires (CRIMEL – EA 3311), Université de Reims Champagne-Ardenne et de l'Institut de Recherche sur la Renaissance, l'âge Classique et les Lumières (IRCL – UMR 5186), Université Paul-Valéry Montpellier 3.

Illustration de couverture : Détail du frontispice de l'édition de 1627 de la *Mythobologie* de Natale Conti éditée par Jean Baudoin (DR - Bibliothèque municipale de Dijon).

ÉPURE – Éditions et presses universitaires de Reims
Bibliothèque Robert de Sorbon
Avenue François-Mauriac
CS40019
51726 Reims Cedex
www.univ-reims.fr/epure

ISBN 978-2-37496-109-1
ISSN 2257-4719

Diffusion FMSH – 18-20, rue Robert Schuman
94 220 Charenton-le-Pont
www.lcdpu.fr/collections/heritagescritiques

Ce document est mis à disposition selon les termes de la licence *Creative Commons* attribution / pas d'utilisation commerciale / pas de modification 4.0 international.



La réputation sulfureuse de Natale Conti, helléniste faussaire¹

Les *Mythologiae libri* de Natale Conti ont la particularité de contenir de nombreuses citations d'auteurs grecs inconnues par ailleurs, dont l'inauthenticité ne fut établie de manière définitive qu'au XIX^e siècle. Un tel trésor de sources antiques ne manqua pas d'exciter la curiosité des lecteurs dès la parution de l'ouvrage. Après avoir illustré à frais nouveaux les méthodes de ce faussaire habile, il sera utile d'étudier la manière ambivalente dont son œuvre fut reçue parmi les philologues de son temps. En effet, s'il arriva bientôt que les *Mythologiae libri* soient utilisés dans le paratexte d'éditions savantes comme celle des *Métamorphoses* d'Ovide publiée à Cambridge en 1584, ainsi que dans le *Commentaire* à certaines éditions posthumes des *Amours* de Ronsard, des voix aussi autorisées que celles de Marc-Antoine Muret, Friedrich Sylburg, Joseph Juste Scaliger, Isaac Casaubon et Pierre-Daniel Huet critiquèrent leur auteur pour son manque de rigueur philologique, qui s'est d'abord exprimé par des inexactitudes dans ses traductions, puis par l'insertion délibérée de citations antiques inventées de toutes pièces ou pourvues d'attributions fallacieuses. L'étude de cette réception érudite permettra notamment de mieux cerner, par contraste, la dynamique qui a permis le succès littéraire et scolaire des *Mythologiae libri* sur la base de critères hétérogènes au registre philologique.

Natale Conti, helléniste et faussaire

Depuis le XIX^e siècle, c'est un fait solidement établi que Natale Conti a manipulé et inventé des sources grecques². En cela, il est

-
1. Cette contribution est née en parallèle de l'édition traduite et commentée des fragments d'Eudoxe de Cnide que l'auteur de ces lignes prépare actuellement pour la Collection des Universités de France. Que Céline Bohnert et Rachel Darmon soient ici remerciées de l'avoir accueillie avec bienveillance et de s'être ainsi prêtées à un dialogue interdisciplinaire dont nous espérons qu'il s'avéra fécond.
 2. Cf. notamment A. Naeye, *Opuscula philologica*, vol. 2, Bonn, E. Weber, 1845, p. 218-225 ; R. Dorschel, *Qualem in usurpandis veterum scriptorum testimoniis Natalis comes praestiterit fidem*, Greifswald, F.G. Kunike, 1862 ; *id.*, *Annotationes ad fragmenta historicorum graecorum*, Stargard, H. Zantz, 1873 ; A. Roos,

comparable à d'autres hellénistes faussaires de son temps, comme Constantin Paléocappa et Arnoul Le Ferron³. Il n'en est pas moins arrivé à certains des plus grands philologues de se laisser duper⁴.

« De fide Natalis Comititis », *Mnemonsyne* N.S. 45, 1917, p. 69-77.

J. Mulryan et S. Brown ont donc réaffirmé à juste titre que « si Conti est la seule source pour un fragment de littérature grecque, il est trop peu fiable pour qu'on accepte son autorité, et le fragment en question ne doit pas être inclus dans le canon de la littérature grecque » (*Natale Conti's Mythologiae*, Tempe (AZ), Arizona Center for Medieval and Renaissance Studies, 2006, vol. 1, p. xvi – nous traduisons) – et ce malgré des tentatives de réhabilitation qui, comme celle de Maria Consuelo Álvarez Morán et Rosa María Iglesias Montiel (cf. Natale Conti, *Mitología*, traduction, introduction, notes et index établis par Rosa María Iglesias Montiel et Maria Consuelo Álvarez Morán, Murcia, Universidad de Murcia, 1988, p. 18-32 ; voir aussi « Natale Conti, estudioso y transmisor de textos clásicos », dans *Los humanistas españoles y el humanismo europeo*, Murcia, Editum, 1990, p. 33-47, ici : p. 39 sq.), ne tiennent pas compte des études ci-dessus.

Plus récemment, voir V. Costa, « *Quum mendacis fallere soleat*. Ancora sui frammenti della storiografia greca tråditi da Natale Conti », dans C. Braidotti, E. Dettori et E. Lanzillotta (dir.), *ὄ πᾶν ἐφήμερον. Scritti in memoria di Roberto Pretagostini*, Rome, Quasar, 2009, p. 915-925. Sur la base d'une étude approfondie, l'auteur y exprime « la nécessité d'exclure le Vénitien de toute édition future d'historiens fragmentaires » (p. 924), rétractant ainsi le jugement en demi-teinte exprimé dans son précédent article, « I frammenti di Filocoro tråditi da Boccaccio e da Natale Conti », dans E. Lanzillotta (dir.), *Ricerche di antichità e tradizione classica*, Tivoli, Tored, 2004, p. 117-147 – nous traduisons.

3. Sur le premier, A. Pietrobelli, « Le cardinal et le faussaire », dans J. Balsamo, T. Nicklas et B. Restif (dir.), *Un prélat français de la Renaissance. Le cardinal de Lorraine entre Reims et l'Europe*, Genève, Droz, 2014, p. 363-383. Sur le second, D. Blank, « 'Plutarch' and the sophistry of 'Noble Lineage' », dans J. Martínez (dir.), *Fakes and Forgers of Classical Literature*, Madrid, Ediciones clásicas, 2011, p. 33-59. Pour une étude générale du phénomène des faussaires érudits, A. Grafton, *Forgers and Critics. Creativity and Duplicity in Western Scholarship*, Princeton, Princeton University Press, 1990.
4. Le cas le plus significatif est peut-être celui de Felix Jacoby, dont les hésitations sur la fiabilité de Conti dans ses *Fragmente der griechischen Historiker* ont pu, comme le suggère V. Costa, « *Quum mendacis fallere soleat...* », art. cit., p. 917, semer le doute. Ainsi, à titre d'exemple, c'est manifestement sous l'influence de Jacoby que François Lasserre inclut un fragment de Natale Conti dans ses *Fragmente des Eudoxos von Knidos* (Berlin, W. De Gruyter, 1966), tout en signalant que l'auteur « ne mérite qu'une confiance limitée » (p. 266, avec renvoi à Jacoby). Il faut néanmoins distinguer le cas relativement fréquent où des passages de Natale Conti sont inclus dans les éditions de fragments antiques comme *spuria*, « inauthentiques » – une convention fondée en raison mais susceptible d'induire en erreur les non-spécialistes (c'est le cas, entre autres, dans l'édition des *Fragmenta hesiodea* par R. Merkelbach et M. West, Oxford, Oxford University Press, 1967).

Pour reprendre la description qu'en a faite V. Costa, la méthode de ce faussaire consistait à se faire l'auteur d'attributions « souvent plausibles et parfois sagaces⁵ ; [à fabriquer] des faux toujours ingénieux, dont ce n'est pas un hasard qu'ils aient résisté à l'examen de générations d'historiens et de philologues ; et malgré tout [à jouer un rôle central] pour la diffusion de la connaissance de la mythologie classique⁶. »

La vie de Natale Conti n'est guère connue autrement que par ses propres écrits⁷. Bien qu'il se distingue par sa connaissance du grec, laquelle est loin d'être généralisée parmi les humanistes de son temps, il ne paraît jouir ni d'un statut social élevé ni d'une bonne insertion dans les réseaux de philologues humanistes – l'un ou l'autre de ces traits auraient pu lui permettre d'accéder à des manuscrits aujourd'hui perdus, mais leur absence rend cette possibilité d'emblée sujette à caution. D'autre part, son œuvre ne contient guère de discussions portant sur des problèmes de critique textuelle. Ainsi, ses écrits ne dessinent pas le portrait d'un philologue capable de découvrir des textes inédits.

À cet égard, il se situe à l'opposé de Lilio Gregorio Giraldi, élève de Démétrios Chalcocondylos, qui aborde dans son *De deis gentium historia* les problèmes de déchiffrement des manuscrits et d'établissement du texte. Si Giraldi n'a pas connu une fortune littéraire égale à celle de Conti ou encore de Vincenzo Cartari (*Le Imagini con la spositione de i Dei degli antichi*, 1556), cela peut d'ailleurs s'expliquer en partie par le fait que ces derniers avaient abondamment pillé le premier⁸ ; la comparaison montre en tout cas que le succès

5. Il est piquant de constater que Natale Conti avait également traduit en latin le traité pseudo-plutarchéen *Sur les fleuves*, paru en appendice de son *De terminis rhetoricis*, Bâle, H. Petri, 1560. En effet, ce traité se distingue par les nombreuses citations d'auteurs fictifs (*Schwindelautoren*) qu'il contient. Il serait intéressant de savoir si Natale Conti avait conscience de cette particularité et s'il s'en est inspiré.

6. V. Costa, « *Quum mendacis fallere soleat...* », art. cit., p. 924-925.

7. R. Ricciardi, s.v. « Conti (Comes, Comitum, De Comitibus), Natale (Hieronymus) », *Dizionario biografico degli Italiani*, vol. 28, Rome, 1983, p. 454-457 ; sur les attaches de Conti en Italie et en Crète, voir aussi R. Bancroft-Marcus, « A Dainty Dish to set before the King : Natale Conti and his Translation of Athenaeus' *Deipnosophistae* », dans D. Braund et J. Wilkins (dir.), *Athenaeus and his World. Reading Greek Culture and the Roman Empire*, Exeter, University of Exeter Press, 2000, p. 53-70.

8. J. Mulryan, « Translations and Adaptations of Vincenzo Cartari's *Imagini* and Natale Conti's *Mythologiae*: The Mythographic Tradition in the Renaissance »,

de textes de ce genre n'est pas proportionnel à la fiabilité du traitement des sources antiques.

Pour illustrer le problème des faux renseignements antiques dans les *Mythologiae libri*, prenons le cas d'Eudoxe de Cnide. En effet, Conti cite cet auteur à deux reprises pour donner des renseignements sans parallèle dans les sources antiques.

*Eudoxus Cnidius in libro secundo de ambitu terrae Ligyam Aëtoris Carystii filiam matrem Aeoli fuisse maluit*⁹.

Eudoxe de Cnide dans le deuxième livre du *Circuit de la Terre* préféra dire que la mère d'Éole était Ligye, fille d'Actor de Carystos.

Ce fragment souvent cité se retrouve encore au XIX^e siècle dans un ouvrage mythographique de référence composé par le pasteur Eduard Jacobi¹⁰. Il fut également inclus par François Lasserre dans son édition des fragments d'Eudoxe de Cnide¹¹. Grâce aux progrès de la philologie, l'attribution à Eudoxe paraît toutefois d'emblée suspecte, car on sait depuis les travaux de Friedrich Gisinger que le deuxième livre du *Circuit de la Terre* était tout entier consacré à l'Égypte¹², région du monde avec laquelle aucun des trois personnages cités n'a de rapport (à moins d'imaginer Eudoxe incluant dans ce livre un développement sur l'énigmatique « île d'Éole » évoquée au dixième livre de l'*Odyssee*, mais Carystos, dont il est question dans le passage, se trouve sur l'île d'Eubée et non pas en Égypte). D'autre part, la filiation d'Éole ne faisait guère débat dans l'Antiquité : il était généralement considéré comme le fils d'Hellénos et de la nymphe Orséïs. Enfin, ni Ligye ni Actor de Carystos ne sont des personnages connus par ailleurs : la forme Λιγύη n'est guère explicable, tandis que, parmi la dizaine de personnages mythologiques dénommés Actor, aucun ne semble provenir de Carystos. Conti paraît donc jouer sur la confusion possible, par iotacisme, entre cette nymphe et la sirène *Ligeia* (Λιγεία), et sur l'abondance des Actor et de leur progéniture dans la mythologie grecque. En somme,

Canadian Review of Comparative Literature 8, 1981, p. 272-283, ici p. 273.

9. Conti 1581, Livre VIII, chap. 10, p. 250. Nous traduisons ; de même pour toutes les citations suivantes.

10. E. Jacobi, *Handwörterbuch der griechischen und römischen Mythologie*, Coburg-Leipzig, Sinner, 1835, s.v. Aeolus, p. 41.

11. Voir *supra*, n. 4.

12. F. Gisinger, *Die Erdbeschreibung des Eudoxos von Knidos*, Leipzig, Teubner, 1921, p. 35.

un faisceau d'indices jette le doute sur l'authenticité de cette première citation.

C'est également le cas de la seconde référence à Eudoxe dans les *Mythologiae libri* :

Natale Conti, *Mythologies*, Livre VIII, c. 23, p. 930 (*ed. aucta*, Francfort 1581) :

Memoriae proditum fuit etiam Carneum fuisse Iovis et huius Europae filium quem ab Apolline et Latona fuisse educatum memorarunt. Huic fratrem Leotychidem nonnulli adiunxerunt, sororesque Hydarnim, Limeram et Alageniam, qui omnes postea nomina civitatibus dederunt, ut scripsit Eudoxus in ambitu terrae.

Il a été transmis en outre que Carnéos fut le fils de Jupiter et de cette Europe, lui dont on rapporta qu'il fut élevé par Apollon et Latone. Certains lui ajoutèrent Leotychidas comme frère, et Hydarnis, Liméra et Alagenia comme sœurs. Et ils donnèrent tous leur nom à des cités, comme l'écrivit Eudoxe dans le *Circuit de la Terre*.

Ce fragment avait échappé à François Lasserre, sans doute parce qu'il n'est présent que dans la seconde édition augmentée des *Mythologiae libri* (1581), qui contient de nombreux ajouts et dont le savant suisse ignorait apparemment l'existence. Le trait le plus saillant de la mythologie de Carnéos est son lien avec des fêtes en l'honneur d'Apollon à Sparte, les Carnéia. Les indications sur la généalogie de Carnéos fournies par Conti étaient généralement admises dans l'Antiquité, et celles sur ses rapports avec Apollon et Latone sont attestées par Pausanias¹³. En revanche, la suite de la notice regorge de difficultés. Léotychidès est le nom de plusieurs rois de Sparte, et il est difficile d'expliquer qu'aucune source antique n'ait documenté le lien généalogique allégué entre Carnéos et ces rois. Hydarnis est une variante (par iotacisme) de la forme bien attestée Hydarnès, hellénisation de l'anthroponyme perse Vidarna, dont le rapport avec la mythologie spartiate est douteux. Liméra est un adjectif qui signifie « dotée d'un bon port » et qualifie notamment de manière formulaire la cité laconienne d'Épidaure : son emploi comme nom d'un hypothétique personnage mythologique frise le non-sens. Enfin, si Alagenia semble être une variante d'Alagonia, nom d'une cité laconienne bien attestée, aucun de ces quatre noms

13. Pausanias, *Description de la Grèce*, III, 13, 5.

propres n'est attesté comme nom d'un personnage mythologique (à moins de considérer Léotychidès comme tel). Ainsi, un faisceau d'indices jette également le discrédit sur la deuxième moitié du passage, et notamment sur la référence à Eudoxe.

Dans le contexte d'une œuvre contenant de nombreuses citations inventées¹⁴, l'éditeur de fragments d'auteurs antiques, et plus généralement l'historien, sont tenus à la plus grande prudence face à des passages comme ceux étudiés ci-dessus. Ainsi, il sera sage pour l'éditeur de les inclure dans la catégorie des *spuria* (fragments inauthentiques), tandis que l'historien de l'Antiquité se gardera de les utiliser comme sources. Pour d'autres lecteurs, toutefois, la présence de tels passages n'ôtera rien à l'intérêt des *Mythologiae libri*, voire accroîtra son charme dans la mesure où l'invention de citations pseudo-antiques participe indéniablement de l'art de Natale Conti.

C'est pourquoi le lecteur trouvera dans les notes à la traduction française du livre I le signalement des passages où Natale Conti a semblablement fabriqué de fausses sources antiques. Dans le seul livre I, on compte au moins seize citations qui semblent contenir des éléments délibérément faux, et notamment des attributions fallacieuses à des auteurs antiques connus seulement par un petit nombre de citations. Dans la suite du présent article, nous apporterons un éclairage nouveau sur l'ambivalence de la réception érudite des *Mythologiae libri*. Cette réception contraste avec le choix positif de traduire l'ouvrage en français et plus généralement avec le succès littéraire et scolaire de l'ouvrage, illustrant par là même la diversité des milieux qui s'y sont intéressés.

La réputation sulfureuse de Natale Conti

Dès avant la publication des *Mythologiae libri*, Natale Conti, qui avait certes acquis un certain renom pour sa traduction des *Deipnosophistes* d'Athénée (une entreprise dont il soulignait avec suffisance les difficultés dans sa préface¹⁵), fit l'objet de critiques de la part de Marc-Antoine Muret pour sa traduction du *De elocutione* du pseudo-Démétrios de Phalère, parue en 1557 à Venise chez

14. Voir *supra*, n. 2.

15. La préface à la traduction des *Deipnosophistes* est reproduite par R. Bancroft-Marcus, « A Dainty Dish... », art. cit., p. 69-70.

Santo Guerrino. On lit en effet, en appendice à la traduction, l'explication suivante de Conti¹⁶ :

Cum nonnulla paulo negligentius, ut ingenue fatear, et quasi sopitus interpretarer, me amicissime, et admonuit, et excitavit, et increpavit prope vir peritissimus Marcus Antonius Muretus, quare haec iam partim impressa recognovi, errataque partim ob impressorum negligentiam, partim etiam ob meam, ita correxi.

Après que, pour être honnête, j'eus traduit certains passages un peu négligemment et comme dans mon sommeil, le très savant Marc-Antoine Muret, très amicalement, m'avertit, m'incita et me blâma presque. C'est pourquoi je les relus alors qu'ils étaient déjà partiellement imprimés, et corrigeai comme suit les erreurs dues pour partie à la négligence des imprimeurs et pour partie à la mienne.

À la suite se trouvent quelques cent trente-cinq *errata* trouvés dans le début du traité de Conti (pages 1 à 56), soit plus de deux erreurs par page au format in-12°. L'explication cavalière de Conti travestit fort mal une impatience dont le labeur philologique ne s'accommode guère. Cette première alerte ne devait pourtant pas suffire à le détourner d'autres projets de traduction ni de l'entreprise, plus périlleuse encore, d'une vaste compilation mythographique censée assurer sa gloire.

Si la première édition des *Mythologiae libri* (1567) fut publiée chez Comin da Trino, un des imprimeurs les plus prolifiques de Venise, la seconde en revanche fut imprimée concomitamment par le même éditeur à Venise et par Andreas Wechel à Francfort-sur-le-Main¹⁷. Wechel, imprimeur connu pour la qualité de ses éditions critiques de textes latins et grecs, conférait d'autant plus d'autorité au traité de Conti qu'il avait fait relire l'édition de Francfort par deux érudits

16. R. Ricciardi, s.v. « Conti... », art. cit., comprend à tort que Conti aurait publié cette traduction à l'instigation de Muret.

17. Au sujet de la seconde édition, il serait intéressant de systématiser l'observation faite par R. Scott Smith, à savoir qu'on ne relève qu'un faux passage de Callimaque dans la première édition, auxquels s'en ajoutent quatre autres dans la seconde (voir son compte-rendu de J. Mulryan et S. Brown, *Natale Conti's Mythologiae*, *op. cit.*, dans la *Bryn Mawr Classical Review*, 2009.04.69, consultable en ligne <<http://bmc.brynmaur.edu/2009/2009-04-69.html>>). Si cette tendance est confirmée par une étude systématique, elle pourrait s'expliquer par la vanité de Conti, qui l'aurait poussé à une fraude plus massive encore dans la seconde édition que dans la première pour s'assurer un nouveau triomphe.

de premier ordre, Friedrich Sylburg et Johannes Opsopoeus¹⁸. Il s'engageait personnellement en ce sens dans une lettre au lecteur imprimée à la fin du volume¹⁹ :

Andreas Wechelus candido lectori s.
Cum ad iuvanda Germaniae commoda Mythologicos hosce libros in lucem edere statuissem, multisque mendis esse foedatos cognovissem: sedulo curandum mihi censeo, ut forma quidem minore, at diligentia maiore prodirent. Itaque a Friderico Sylburgio petii, ut pro suo erga bonas literas studio, Graecis quae hic citantur, emendandis incumberet, & Ioannem Opsopoeum correctorem meum, laborum multitudinem pene fathiscentem, aliqua saltem oneris parte sublevaret. Non defuit ille petitioni meae, sed tam accurate percurrit omnia, ut aliquot errorum centurias inde sustulerit, ipsis etiam fontibus, ubi vel fieri poterat, vel opus erat, inspectis, ac restituit non modo literas & syllabas, si quae vel omissae essent vel commutatae, verum etiam voces, immo integros interdum versus. Quae ne fingi a me putes, ipse verissima esse comperies, si hanc editionem cum Veneta conferes. Ut exempla subiungam aliqua, mendose illic invenies ὡς pro ὦν, ἄν pro αῦ, ἀπό pro ὑπό, λέχος pro λέκος, μάχαιρα pro μάκαιρα, κριτῶν pro κριθῶν, literis pariter & significationibus confusis. Invenies ibidem θρηῆκος pro θρηῆκος, φύλλα pro φύλα, θνητὰ pro θηητὰ, ἐλάχιστε pro ἐλέγχιστε, προσάγειν pro προστάττειν, κύκλον pro καλόν: denique etiam αὐτὸν pro οὐ τὸν, & similia, quae hic singula recensere infinitum est, & minime necessarium. Quinetiam scripturae varietates quas reperit, annotavit idem Sylburgius, ac coniecturas insuper de locis depravatis, vel suspectis saltem, adjecit. Nec vero minori cura Opsopoeus suum tractavit pensum. A vitiis enim typographicis Latina sedulo repurgavit, praesertim suspecta loca e suis quaelibet autoribus emendavit, Indice etiam in meliorem ordinem redactō: tum operam adhibuit, ut pari

-
18. Friedrich Sylburg (1536-1596) fut l'auteur de nombreuses éditions de textes grecs anciens qui firent longtemps référence (entre autres Pausanias, Hérodote, Aristote, Denys d'Halicarnasse, Apollonios Dyscole). Il renonça à l'enseignement en 1583 pour pouvoir se consacrer intégralement à cette activité avec le soutien des héritiers Wechel. À partir de 1591, il dirigea également la Bibliothèque palatine de Heidelberg dont il rédigea un catalogue. Johannes Opsopoeus (1556-1598, nom de baptême Johannes Koch), médecin et philologue, fut chassé en 1576 de sa chaire à l'Université de Heidelberg en tant que calviniste et gagna sa vie pendant les années suivantes comme correcteur de Wechel. Il procura notamment une édition des *Oracles sibyllins* qui fit longtemps référence, ainsi qu'une sélection de traités hippocratiques.
19. Cette lettre est imprimée sans pagination à la suite des index de la *Mythologie* dans l'édition de Francfort 1581.

fide & diligentia omnia excuderetur. Sed ne nimius sim in commendatione, opus ipsum, quid in hac editione praestitum sit, abunde testabitur. In tui ergo gratiam lector hunc laborem susceptum esse tibi persuadebis, ac proinde aequo animo omnia accipies, & candidè interpretaberis. Vale.

Andreas Wechel au bienveillant lecteur, salut.

Après avoir décidé de publier ces livres de Mythologie pour accroître les avantages de la Germanie, et m'être aperçu qu'ils étaient enlaidis de nombreuses erreurs, je jugeai qu'il fallait mettre le plus grand soin à ce qu'ils paraissent sous une forme certes plus petite, mais avec un zèle plus grand. C'est pourquoi je demandai à Friedrich Sylburg, au nom de sa passion pour les belles-lettres, de se pencher sur la correction des textes grecs qui y sont cités et de soulager mon correcteur Iohannes Opsopoeus, qui croulait quasiment sous la masse de travail, d'une partie au moins de son fardeau. Il ne se déroba pas à ma demande, et parcourut l'ensemble avec tant de soin qu'il en supprima quelques centaines d'erreurs, après avoir consulté les sources mêmes, là où c'était possible ou nécessaire, et restaura non seulement des lettres et des syllabes quand celles-ci avaient été omises ou interverties, mais également des mots, voire parfois des vers entiers. Cela, pour éviter que tu croies que je l'invente, tu apprendras que c'est très vrai si tu compares cette édition avec celle de Venise [de 1567]. Pour donner quelques exemples, tu y trouveras les fautes $\omega\varsigma$ pour $\omega\acute{\nu}$, $\acute{\alpha}\nu$ pour $\alpha\acute{\upsilon}$, $\acute{\alpha}\pi\omicron$ pour $\upsilon\pi\omicron$, $\lambda\acute{\epsilon}\chi\omicron\varsigma$ pour $\lambda\acute{\epsilon}\kappa\omicron\varsigma$, $\mu\acute{\alpha}\chi\alpha\iota\rho\alpha$ pour $\mu\acute{\alpha}\kappa\alpha\iota\rho\alpha$, $\kappa\rho\iota\tau\omega\acute{\nu}$ pour $\kappa\rho\iota\theta\omega\acute{\nu}$, où sont en même temps confondues les lettres et les significations. Tu trouveras au même endroit $\theta\rho\eta\acute{\iota}\kappa\omicron\varsigma$ pour $\theta\rho\eta\kappa\iota\omicron\varsigma$, $\phi\acute{\upsilon}\lambda\lambda\alpha$ pour $\phi\acute{\upsilon}\lambda\alpha$, $\theta\eta\eta\tau\acute{\alpha}$ pour $\theta\eta\eta\tau\grave{\alpha}$, $\acute{\epsilon}\lambda\acute{\alpha}\chi\iota\sigma\tau\epsilon$ pour $\acute{\epsilon}\lambda\acute{\epsilon}\gamma\chi\iota\sigma\tau\epsilon$, $\pi\rho\omicron\sigma\acute{\alpha}\gamma\epsilon\iota\nu$ pour $\pi\rho\omicron\sigma\tau\acute{\alpha}\tau\tau\epsilon\iota\nu$, $\kappa\acute{\upsilon}\kappa\lambda\omicron\nu$ pour $\kappa\alpha\lambda\acute{\omicron}\nu$, enfin $\alpha\acute{\upsilon}\tau\omicron\nu$ pour $\omicron\acute{\upsilon}\tau\omicron\nu$, et des choses semblables qu'il serait interminable d'énumérer ici, et guère nécessaire. En outre, le même Sylburg nota les variantes manuscrites qu'il trouva, et ajouta des conjectures sur les passages corrompus ou du moins suspects. Mais Opsopoeus n'accomplit pas son travail avec moins de soin. En effet, il élimina avec application les erreurs typographiques du texte latin, et surtout il corrigea tous les passages suspects à partir des auteurs respectifs, tout en améliorant le classement de l'Index ; puis il s'efforça que tout soit imprimé avec une fidélité et un zèle constants. Mais pour éviter que je sois excessif dans l'éloge, c'est à l'ouvrage lui-même qui est procuré dans cette édition d'en témoigner abondamment. Tu te convaincras, cher lecteur, que

ce travail a été entrepris pour te rendre service, et ainsi tu comprendras tout avec équanimité et l'interpréteras avec bienveillance. Adieu.

La collation d'un bref chapitre (Livre I, chap. 9) permet de mesurer l'étendue du labeur accompli par Opsopoeus et Sylburg :

Édition de Venise 1567	Édition de Francfort 1581
odysseae	Odysseae
ἀνδρῶντε, θεῶντε	ἀνδρῶν τε θεῶν τε
Ω βασιλεῦ	ὦ βασιλεῦ
ὀρέωνθ'	ὀρέων θ'
ὄχθοι.	ὄχθοι,
nata.	nata :
οὔρεσί φασι	οὔρεσι φασὶ
Aethii	Aetii
tertio	quinto
sydus	sidus
Aĩ	Aì
ἀλλήλων αἰεὶ	ἀλλήλων· αἰεὶ δὲ
τετραμμένα:	τετραμμένα.
κρήτηθεν.	κρήτηθεν
ἐγκατέθεντο	ἐγκατέθεντο
annum.	annum,
σεῖω	σεῖς
Ἐριννῦες	Ἐριννῦες
ἄρ'	ἄρ
ἔστιν	ἐστὶν

Ce sondage suffit à confirmer que l'édition de Francfort 1581 contient de nombreuses corrections par rapport à celle de Venise 1567, comme annoncé dans la lettre d'Andreas Wechel. Les corrections se limitent parfois à la ponctuation, dans quels cas elles peuvent être importantes malgré tout (certaines variantes de ponctuation

sans importance ont été omises dans le relevé ci-dessus). Les interventions sont plus fréquentes en grec (Sylburg) qu'en latin (Opsopoeus)²⁰. Néanmoins, certaines corrections d'Opsopoeus sont remarquables par l'érudition qu'elles révèlent, comme celle portant sur le nom du médecin Aetius ; semblablement, la correction de *tertio* en *quinto* montre qu'Opsopoeus a su identifier le passage d'Ovide en question malgré le renvoi erroné au troisième livre des *Fastes* plutôt qu'au cinquième.

Sylburg ne se contenta pas d'une relecture typographique, mais publia dans la même édition des *Notes critiques* contenant de nombreuses conjectures aux textes grecs²¹. Le choix de réserver à ces notes une place à part montre bien qu'il les considérait comme relevant de la critique textuelle et leur attribuait un statut supérieur aux simples corrections introduites au fil du texte. L'effort ainsi consenti traduit l'intérêt qu'il nourrissait pour l'ouvrage de Conti. Néanmoins, dès cette publication qui devait marquer la consécration des *Mythologiae libri* aux yeux de toute l'Europe savante, Sylburg exprimait ses doutes quant à l'origine des citations grecques que Conti prétendait avoir découvertes²² :

Haec sunt quae in Graecis autorum verbis recognoscendis animadverti. De quibus perlubenter cum ipso Natale per literas, lubentius coram, si fieri potuisset, contulisset, oculosque meos & animum pavissem variorum autorum intuitu, quos Natali videre, nobis audire tantum contigit. Sed quum & temporis brevitatis, & viae longitudo hanc mihi foelicitatem inviderit, oro & ipsum D. Natalem, & aequos lectores, ut quod amore reip. factum a me est, in bonam partem interpretentur: simul etiam ignoscant ubi me Lynceum acumen, & Chironia manus defecit.

20. Le grec dans l'édition de 1567 est d'un niveau bien inférieur au latin, comme le montrent notamment les innombrables fautes d'accentuation et les quelques barbarismes.

21. Les conjectures de Sylburg sont imprimées sans pagination dans l'éd. Francfort 1581, à la suite de la lettre de Wechel transcrite et traduite ci-dessus. Elles ne sont pas reproduites dans les éditions ultérieures, mais certaines des plus élémentaires d'entre elles ont été transposées dans le texte des *Mythologiae libri* dès l'éd. Venise 1581 (alors que ce n'était pas le cas dans l'éd. Francfort 1581). Ainsi, on trouve dans cette dernière, p. 38, l. 16 δεδάσιν au lieu de δεδάσιν ; p. 78, l. 17 ἐκεῖν' pour ἐκεῖν ; p. 159, l. 17, τριόδους pour τριόδου ; etc. Certaines conjectures de Sylburg restent d'un intérêt certain pour la critique des textes et mériteraient un examen plus approfondi.

22. L'orthographe est celle de l'éd. Francfort 1581.

Voilà ce que j'ai remarqué en prenant connaissance des textes grecs des auteurs. J'aurais bien volontiers échangé à ce sujet avec Natale lui-même par correspondance, et de préférence publiquement, si cela eût été possible, et mes yeux et mon esprit eussent été émus de considérer les différents auteurs que Natale a eu l'heur de voir, mais nous seulement d'entendre. Mais comme le manque de temps et la longueur du chemin qui nous sépare m'ont refusé ce bonheur, je prie Monsieur Natale lui-même, ainsi que les bienveillants lecteurs, d'interpréter en bonne part ce que j'ai fait par amour de l'intérêt général, et d'être indulgents là où m'ont manqué l'œil de Lyncée et la main de Chiron.

Il n'est pas exclu qu'un érudit ait pu, au siècle de Conti, trouver un manuscrit grec d'un texte qu'on croyait perdu²³. Mais quelle devait être la bonne fortune de Conti, pour pouvoir citer autant de matière nouvelle, sans que jamais aucun de ses contemporains ne puisse vérifier ses découvertes ! Il n'est donc guère étonnant que, dans sa lettre à A. Wechel datée du 3 décembre 1581 et imprimée pour la première fois dans l'édition de Francfort 1584, Natale Conti n'ait pas répondu aux interrogations de Sylburg sur ses sources²⁴. Dans cette lettre, il insiste en revanche sur l'érudition et l'intelligence de Sylburg avant de le désigner comme « parrain » (*compater*) des *Mythologiae libri*, employant ainsi une rhétorique habile pour parer sa propre œuvre de l'autorité de ce savant (laquelle se traduisait au même moment par l'invitation que lui adressèrent les landgraves de Hesse pour qu'il enseigne le grec comme professeur ordinaire à l'université de Marbourg). La lettre de Conti fut d'ailleurs remplacée, à partir de l'édition de Francfort 1587, par une lettre adressée au lecteur par les héritiers de Wechel.

Sylburg entretint néanmoins l'ambiguïté au sujet de Conti en lui dédiant en 1583 l'édition commentée des poésies de Virgile réimprimée d'après celle de Nicolaus Erythraeus par les héritiers de Wechel à Francfort²⁵. D'après ses propres dires, Sylburg fit le choix du Vénitien

23. Voir par exemple V. Gysembergh, « Source et valeur des fragments antiques sans parallèle dans le *Livre de l'amour* d'Agostino Nifo », *Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes*, 90, 2018, p. 29-45.

24. Éd. Francfort 1584, 8v ; sur cette lettre, voir déjà F. Guichard-Tesson, « Natale Conti et les *Mythologiae, sive explicationum fabularum, libri decem* (1583). L'ancrage médiéval d'une œuvre renaissance », *Figura* 29, 2001, p. 151-186, ici p. 160-161.

25. *P. Virgilii Maronis Bucolica, Georgica, et Aeneis*, Francfort-sur-le-Main, Haeredes A. Wecheli, 1583, p. 3-5.

Conti comme dédicataire parce que celui-ci lui avait fait l'honneur (dans sa lettre du 3 décembre 1581 mentionnée ci-dessus) de lui reconnaître la copaternité des *Mythologiae libri*. Dans son épître, Sylburg demandait en retour à Conti de parrainer l'ouvrage à Venise, cité d'origine de Nicolaus Erythraeus, et de se renseigner sur des ouvrages d'érudition annoncés par Erythraeus, mais jamais parus. S'il faisait référence à la célébrité (*vir clarissime*) de Conti et à son « humanité » (*pro tua humanitate*), qui constituent néanmoins des formules consacrées, il ne prononçait pas un mot d'éloge sur ses qualités d'érudit ou de philologue, et indiquait ainsi entre les lignes que la dédicace à Conti était le fruit d'une stratégie commerciale plutôt que de son estime ou de son admiration.

Une telle dédicace ne pouvait néanmoins qu'accroître la notoriété de Conti, dans la mesure où elle passait sous silence l'épineuse question de ses sources. L'effet de son inclusion parmi les auteurs de la maison Wechel ne se fit pas attendre : dès 1584, les premiers chapitres de la *Mythologie* de Conti, contenant des réflexions originales sur l'utilité de la Fable (mais très peu de citations antiques), furent imprimées à la suite du commentaire de G. Sabinus aux *Métamorphoses* d'Ovide²⁶. Ce choix éditorial, dû au mystérieux Thomas Thomas, premier imprimeur de l'Université de Cambridge, illustre la diffusion fulgurante de l'œuvre de Conti. Il fut suivi par de nombreuses éditions ultérieures des *Métamorphoses*, apportant ainsi une caution supplémentaire à l'ouvrage²⁷.

Malgré les critiques de Muret lui-même évoquées ci-dessus, et le fait que l'œuvre de Natale Conti ne fut pas utilisée par les poètes de la Pléiade²⁸, la *Mythologie* fut citée à trois reprises dans le *Commentaire* au premier livre des *Amours* de Ronsard publié, en de nombreuses éditions, sous le nom de Marc-Antoine Muret. Cela pourrait sembler constituer une forme de consécration philologique pour le sulfureux ouvrage mythographique²⁹. Toutefois, les références à Conti dans ce *Commentaire* ne sont pas antérieures à

26. *Fabularum Ovidii interpretatio, ethica, physica, et historica, tradita in Academia Regiomontana a Georgio Sabino*, Cambridge, Ex officina Thomae Thomae, 1584.

27. Voir ci-dessous annexe p. 323-324.

28. P. Ford, « The *Mythologiae* of Natale Conti and the Pléiade », dans R. Schnur (dir.), *Acta conventus Neo-Latini Baviensis*, Tempe (AZ), Arizona Center for Medieval and Renaissance Studies, 2009, p. 243-250.

29. F. Guichard-Tesson, « Natale Conti... », art. cit., p. 183, n. 122.

l'édition de 1597³⁰. Largement postérieurs aux décès de Muret et de Ronsard, ces ajouts sont nécessairement d'un autre auteur, lequel n'a pu être identifié à ce jour³¹. Par ailleurs, Conti y est cité par l'intermédiaire de la traduction française de Montlyard, comme l'indique l'emploi de la forme francisée « Noel le Comte » et la désignation du traité comme « Mythologie Française³² ». Néanmoins, cet exemple montre que la traduction de Montlyard avait achevé de faire de la *Mythologie* une référence de premier plan pour les savants français.

Le succès des *Mythologiae libri* était déjà exceptionnel quand une polémique contre Conti affleura sous la plume des deux hellénistes les plus célèbres de leur temps, Joseph Juste Scaliger et Isaac Casaubon. Les études sur Conti rappellent souvent qu'il fut qualifié d'*homo futilissimus* par Scaliger, mais sans restituer le contexte de cette condamnation, se privant ainsi d'en mesurer la portée exacte³³. En 1606, Isaac Casaubon lui adressa une lettre dans laquelle il reprochait à Sethus Calvisius, que Scaliger avait soutenu et qui avait publié un traité de chronographie fort remarqué, d'utiliser les écrits de Natale Conti :

-
30. J. Chomarar, M.-M. Fragonard et G. Mathieu-Castellani (éd.), *Commentaires au premier livre des « Amours » de Ronsard*, Genève, Droz, 1985, p. 45-46 : les références à Natale Conti à la p. 5B (« Voyez la Mythologie Française de Noel le Comte aux chap. 11. 12. & 18. du 7. liv. ») et à la p. 8D (« N. le Comte descript & expose excellentement bien cette histoire au 4. ch. du 9. liv. de sa Mythologie ») sont des ajouts de 1597. La référence au même auteur à la p. 9D (« Voyez le 1. chap. du 9. livre de la Mythologie », sans le nom de l'auteur) constitue également un ajout, dont la date n'est pas indiquée dans l'édition critique. Nous avons pu vérifier dans les éditions successives que l'ajout date de 1604 (étant entendu que l'édition de 1597 ne comprenait pas le poème I, xvi).
31. Sur les auteurs du commentaire attribué à Muret, voir I. Silver, *Three Ronsard Studies*, Genève, Droz, 1978, p. 109-167 ; G. Mathieu-Castellani dans J. Chomarar et al. (dir.), *Commentaires au premier livre des « Amours », op. cit.*, p. XXVII-XXIX.
32. La première édition connue de la traduction de Montlyard est parue à Lyon chez Paul Frellon en 1600, avec privilège royal en date du 28 juin 1597 et dédicace en date du 25 novembre 1599. Les citations du pseudo-Muret montrent donc incidemment que cette traduction circulait sous une forme ou une autre dès 1597.
33. Voir par exemple J. Mulryan et S. Brown, *Natale Conti's Mythologiae, op. cit.*, vol. 1, p. xv.

Isaac Casaubon à J.J. Scaliger, Lettre du 30 mai 1606³⁴ :

Vidi superioribus diebus recentem scriptorem, cuius nomen ex tuis literis primum mihi innotuit, Sethum Calvisium. Miratus sum et magis magisque miror indies, qui potuerit haecenus tantum ingenium in tenebris deliterere. [...] Sunt tamen nonnulla in eius divino opere de quo velim a te ipsum moneri. Nam quid attinebat Natalem a Comitibus et reliquos id genus nuperos scriptores, quorum pars etiamnum vivit, toties laudari ? Hoc nos iniquo animo ferebamus in tam erudito viro et tam reconditae doctrinae, qui si nobis esset notus, per literas cum ipso ageremus ut in proxima editione hoc ἀβλέπτημα emendaret.

J'ai vu ces derniers jours un jeune écrivain dont je connus d'abord le nom par tes lettres, Sethus Calvisius. Je l'ai admiré et je l'admire de plus chaque jour, lui qui n'a su que jusqu'à présent cacher tant de génie dans les ténèbres. [...] Il y a pourtant certains aspects de son œuvre divine au sujet desquels je voudrais que tu le mettes en garde. En effet, quel intérêt de citer aussi souvent Natale Conti et d'autres écrivains récents de ce genre, dont une partie sont encore en vie ? Nous ne l'avons enduré qu'avec peine chez un homme aussi érudit et doté d'un savoir aussi difficile d'accès ; s'il nous était connu, nous correspondrions avec lui-même pour que dans la prochaine édition il corrige cette bévue.

J.J. Scaliger fit part à Calvisius du jugement de son ami Casaubon et de la nécessité de retirer les références à Natale Conti, en des termes qui n'admettaient aucun compromis :

J.J. Scaliger à Sethus Calvisius, Lettre du 19 juin 1606³⁵ :

Iam summis viris de praestantia Chronologiae tuae ita movi salivam ut nemo ex illis ad me scripserit (scribunt autem non raro) quin summis laudibus efferant. At scin quos viros ? Qui ducunt familiam

34. Éd. P. Botley et D. van Miert, *The Correspondence of Joseph Justus Scaliger*, vol. VI, Genève, Droz, 2012, p. 422-425.

35. Éd. P. Botley et D. van Miert, *The Correspondence...*, op. cit., p. 440-442. Cette lettre a été publiée pour la première fois dans S. Calvisius, *Examen hypothesium chronologicarum a Davide Pareo... propositarum et vulgatarum... Inserta est ex Ptolomeo perspicua ratio allegandi annos a conditio mundo numeratos ad annum primum aerae Christianae*, [Leipzig], curante Iacobo Apelio, 1606, f. 1r-2r. Elle a ensuite été réimprimée par A. T. Siberus, *Dialexeon academicarum*, 2^e éd., Wittenberg, G. Müller, 1614, vol. 2, p. 476-7 ainsi que dans le recueil de la correspondance de Scaliger édité par D. Heinsius, *Epistolae omnes quae reperiri potuerunt*, Leyde, B. et A. Elzevier, 1627, n^o 309.

in literis: unum a te petunt, et ego una cum illis, ut abſtineas mentione quorundam ſcriptorum minorum gentium, qualis Natalis Comes, homo futiſſimus. Dolet enim magnis viris, illos pannos tuae purpurae aſſui. Tu haec in ſecunda editione curabis, quam certo ſcio te propediem adornaturum, poſtquam omnes ad parandum ſibi opus tuum eadem cauſa quae alios invitabit, fructus qui ex eo percipitur, et commendatio noſtra et eorum qui primi legerunt.

J'ai déjà fait venir l'eau à la bouche de grands hommes au ſujet de l'excellence de ta *Chronologie*, de ſorte que perſonne d'entre eux ne m'a écrit (et ce n'eſt pas rare qu'ils m'écrivent) ſans prononcer de grands éloges. Mais ſais-tu quels hommes ? Ceux qui ſont au premier rang des lettres : ils te demandent une ſeule choſe, et je la demande avec eux, c'eſt que tu t'abſtiennes de mentionner certains écrivains mineurs, comme Natale Conti, cet individu on ne peut plus dépourvu de ſérieux. Les hommes d'importance ſont peinés que ces haillons ſoient couſus à ta pourpre. Tu y veilleras dans ta ſeconde édition, dont je ſuis certain que tu la prépareras bientôt, après que tous auront été invités à ſe procurer ton ouvrage pour la même raiſon que d'autres, par le fruit qui en eſt récolté ainſi que notre éloge et celui des premiers lecteurs.

En effet, dans la première édition de ſon *Opus chronologicum*, parue en 1605 chez Jacobus Apelius à Leipzig, Calviſius citait la *Mythologie* de Natale Conti à de nombreuses reprises, par exemple pour les indications ſur la chronologie des premiers Jeux olympiques données par Conti (V, 1 : il cite ſans le nommer Pausanias, *Description de la Grèce*, V, 8, 6 et ſuiv.)³⁶. Il apparaît ainſi que la condamnation de Conti par Scaliger portait précieſément ſur la fiabilité de ſa *Mythologie* comme ſource relative à l'Antiquité.

Dans ce qui était vraisemblablement le brouillon de ſa réponse à Scaliger, Calviſius écrivit qu'il ſuivrait les recommandations du maître :

Sethus Calviſius à J.J. Scaliger, [1606 07] 00 (brouillon d'une lettre accompagnant l'envoi de ſa chronologie)³⁷ :

Caetera de quibus mones in chronologicis curabuntur.

36. Voir les entrées *annus mundi* 3226 = *ante Chriſtum natum* 722, *annus mundi* 3262 = *ante Chriſtum natum* 686, *annus mundi* 3270 = *ante Chriſtum natum* 678, etc.

37. Éd. P. Botley et D. van Miert, *The Correspondence...*, *op. cit.*, p. 449-450.

On veillera aux autres sujets sur lesquels tu attires l'attention, dans le domaine de la chronologie.

Conformément à cet engagement, dans la seconde édition de l'*Opus chronologicum* parue en 1620 chez Johannes Thiem à Francfort-sur-le-Main, les mentions de Natale Conti furent remplacées par des références équivalentes aux sources antiques. Une telle affaire, rendue publique dès 1606 par Calvisius³⁸, ne pouvait passer inaperçue auprès des philologues.

C'est peut-être de cette correspondance érudite que découle le jugement de Pierre-Daniel Huet, un autre grand philologue. En effet, lors de son retour de Stockholm en 1653, Huet avait connu Heinsius, l'élève de Scaliger qui avait édité la correspondance de son maître (et notamment la lettre à Calvisius citée ci-dessus)³⁹. Il est également possible qu'Huet se soit forgé sa propre opinion, ou qu'il ait été averti par d'autres canaux. Quoi qu'il en soit, il se montra sévère avec l'auteur des *Mythologiae libri*⁴⁰ :

-
38. Voir *supra*, n. 35. Le brouillon d'une autre lettre adressée par Calvisius à Scaliger nous apprend que certains de ses amis l'avaient encouragé à publier la lettre, voir P. Botley et D. van Miert, *The Correspondence...*, *op. cit.*, p. 446-448.
39. A. Shelford, *Transforming the Republic of Letters. Pierre-Daniel Huet and European Intellectual Life, 1650-1720*, Rochester (NY), University of Rochester Press, p. 38-39. Il revenait de Suède couronné de la gloire d'avoir découvert dans un manuscrit grec de la Bibliothèque royale des fragments du commentaire d'Origène aux Évangiles de Matthieu. À son retour à Paris, il se consacra à des études érudites qui donnèrent notamment lieu à un important volume d'*Origeniana* sur la vie, la doctrine et l'œuvre d'Origène, ainsi qu'une édition traduite en latin de ses œuvres exégétiques (H. Crouzel, *Bibliographie critique d'Origène*, vol. 1, La Haye, M. Nijhoff, 1971, p. 114-116), mais aussi, entre autres, à son ouvrage sur la traduction (*De interpretatione*, Paris, S. Cramoisy, 1661 ; voir l'étude de A. Del Prete, « Le *De interpretatione* de Pierre-Daniel Huet : entre tradition humaniste et critique scripturaire », dans C. Le Blanc et L. Simonutti (dir.), *Le Masque de l'écriture. Philosophie et traduction de la Renaissance aux Lumières*, Genève, Droz 2015, p. 187-202).
40. Le *De interpretatione* se caractérise par une exigence de grande fidélité de la part du traducteur. Huet y définit le meilleur genre de traduction comme ceci (p. 13 dans l'édition de Paris 1661) : *Optimum ergo illum esse dico interpretandi modum, quum Auctoris sententiae primum, deinde ipsis etiam, si ita fert utriusque linguae facultas, verbis arctissime adhaeret Interpres, et nativum postremo Auctoris characterem, quoad ejus fieri potest, adumbrat ; idque unum studet, ut nulla eum detractione imminutum, nullo additamento auctum, sed integrum, suique omni ex parte simillimum perquam fideliter exhibeat.* « Je dis que la meilleure manière de traduire est que le traducteur s'attache d'abord très étroitement à la pensée de l'auteur, puis aux mots mêmes, si le génie de chacune des deux langues le permet, et qu'enfin il esquisse le caractère de l'Auteur, dans la mesure du

Pierre-Daniel Huet, *De interpretatione*, livre 2, p. 167 (éd. Rouen, 1661) :

In hac etiam disciplina quid posset, expertus est Natalis Comes, et nisi φιλαυτίας vitio fuit occoecatus, se in aliis fortasse aliquem, in ea exercitatione nullum admodum esse pervidit: verborum quippe, et characteris securus, vix obtinet sententias.

Natale Conti a fait la preuve de ce dont il était capable dans cette discipline, et s'il n'avait été aveuglé par le vice de l'amour-propre, il aurait dû s'apercevoir qu'il était peut-être quelqu'un en d'autres domaines, mais qu'il n'était personne dans ce genre d'exercice. Sans se soucier des mots ni du caractère, il possède rarement la pensée [sc. de l'auteur].

Aux yeux des philologues, les *Mythologiae libri* de Conti furent définitivement remplacés à la parution du *De theologia gentili*, somme mythographique de Gerardus Vossius, parue pour la première fois en 1641 chez Joannes Blaeu à Amsterdam. C'est ce qu'indique, par exemple, le jugement porté par Johann Heinrich Boekler dans sa *Bibliographia historico-politico-philologica curiosa*, parue à Leipzig en 1677 (p. 616) :

Quae Natalis Comes in Mythologia sua tradidit, nec scopo nec perfectione cum Vossianis curis comparari possunt.

Ce que Natale Conti a transmis dans sa *Mythologie* ne saurait être comparé ni pour sa visée ni pour sa perfection avec les labours de Voss.

possible. Il n'aspire qu'à une chose, ne le montrer ni diminué par aucune suppression, ni augmenté d'aucun ajout, mais entier, très semblable à lui-même en toute part, et de manière tout à fait fidèle. » Dans le Livre 2 consacré aux traducteurs célèbres, il range la matière traitée par Natale Conti dans le genre historique ; pour les exigences propres au traducteur de ce genre, voir Livre I, p. 27 : « *Historici quoque ne interpolentur, cautio est ; veritas quippe illecebris sermonis infuscatur, quam Interpres praestare integram debet : Auctorum praeterea omnium, uti supra docuimus, sed Historicorum praesertim characterem ita retineri decet, ut in interpretatione etiam eluceat, quem vel minima inducet, et obliterabit discrepantia.* » « Les historiens aussi, il faut faire attention de ne pas les altérer, car la vérité est souvent ternie par les appas du langage, elle que le traducteur doit livrer entière. Au reste, il convient pour tous les auteurs, comme nous l'avons enseigné ci-dessus, mais en particulier pour les historiens, de conserver leur caractère, pour qu'il éclate même dans la traduction, que le moindre décalage effacera et oblitérera. »

Au moment de conclure, on pourrait s'étonner du choix qui a été fait par Jean de Montlyard, suivi par Jean Baudoin, de traduire un ouvrage si vivement critiqué. Pourtant Montlyard, comme la plupart de ses contemporains, ne traduisait pas en philologue⁴¹ : ainsi, pour sa traduction de l'*Âne d'or* d'Apulée, il ne semble avoir connu qu'une des traductions françaises parues avant la sienne, à savoir celle de J. Louveau qu'il jugeait d'ailleurs très durement⁴². Pour justifier sa traduction des *Éthiopiennes* d'Héliodore, il écrit seulement qu'elle est « conforme au langage du temps⁴³ » – un critère stylistique qui lui évite de s'interroger sur la valeur philologique des traductions précédentes, notamment celle de Jacques Amyot (*Les Vies des hommes illustres*, Paris, Michel de Vascosan, 1559).

Qui plus est, peut-être à cause de l'absence d'une réfutation publique en bonne et due forme, l'ouvrage de Conti fut abondamment utilisé dans les écoles jusqu'au XVIII^e siècle, comme l'atteste par exemple Georg Nicolaus Kriegk dans sa *Constitutio rei scholasticae Ilfeldensis*, parue à Nordhausen en 1716 (p. 285) :

In scholis frequentior nullus est quam Natalis Comes Mythologiae libri X.

Dans les écoles, aucun [sc. manuel de mythologie] n'est plus souvent présent que les dix livres de la *Mythologie* de Natale Conti.

Kriegk, recteur de l'importante école monastique d'Ilfeld, a beau citer et recommander le manuel de Voss, il est forcé de constater la persistance de celui de Conti dans le système scolaire, alors même que la dernière édition connue date de 1653. Plus encore, des fragments inventés par Conti se frayèrent un chemin jusque dans

41. Sur la méthode de traduction de Jean de Montlyard, voir dans cet ouvrage l'article de R. Darmon, p. 203-243.

42. J. de Montlyard, *L'Asne d'or ou les Métamorphoses de Luce Apulée*, Paris, Abel Langelier, 1602, ici f. e4v (dans la « Préface »). Il semble ignorer notamment celles de Guillaume Michel (1522) et de George de La Bouthière (1553). Sur cette préface, voir en outre C. Primot, « “Une rature depuis la première page jusqu'à la dernière” : la leçon de traduction de Jean de Montlyard », premier Congrès Mondial de Traductologie, Nanterre, 11 avril 2017, à paraître dans *Présences du traducteur*, « Translatio », éd. Garnier.

43. J. de Montlyard, *Les Amours de Théagène et Chariclée. Histoire éthiopique d'Héliodore*, 2^e éd., Paris, chez Samuel Thiboult, 1626, ici f. a2v. Sur la réception des *Éthiopiennes*, voir notamment L. Plazenet, « Romances sans images ? Le Roman grec et ses dérivés en France aux seizième et dix-septième siècles », dans Nathalie Ferrand (dir.), *Traduire et illustrer le roman au XVIII^e siècle*, Oxford, Voltaire Foundation, 2011, p. 37-63.

certain manuels du XIX^e siècle, comme le montre l'exemple d'Eduard Jacobi cité plus haut⁴⁴. Plutôt que de s'en désoler, il faut peut-être mieux voir dans l'influence durable qu'exercèrent les *Mythologiae libri* de Conti – en dépit de sa mauvaise réputation d'helléniste faussaire – l'indice de remarquables qualités littéraires qui ne sont pas à chercher du côté de l'exactitude philologique. *Pro captu lectoris habent sua fata libelli !*

À une époque où il pouvait arriver qu'un helléniste découvre le manuscrit d'un texte grec jusqu'alors perdu ou ignoré, Conti voulut faire accroire qu'il exploitait dans ses *Mythologiae libri* un gisement fabuleux regorgeant de tels textes et connu de lui seul. Cependant, pour en convaincre ses contemporains les plus avisés, il eût fallu qu'il leur permette de contrôler à la source une découverte qui tenait du miracle – comme l'y invita notamment Sylburg dans sa lettre ouverte demeurée sans réponse. L'ambivalence consécutive des érudits n'empêcha pas les *Mythologiae libri* de connaître dès leur parution, et plus encore à partir de la seconde édition de 1581, un succès sans appel dans les milieux littéraires et scolaires, au point de décourager, peut-être, les auteurs qui, comme Scaliger, auraient pu démasquer complètement le faussaire. Face à d'incontestables qualités encyclopédiques et littéraires, la question de l'exactitude philologique, loin d'être une pierre de touche parmi les lettrés et les pédagogues, pouvait passer pour secondaire. Il apparaît ainsi que les traductions de Montlyard et Baudoin s'inscrivent dans la dialectique d'une réception, qui repose d'une part sur l'ampleur de la documentation réunie par Conti et ses talents de compilateur, et joue d'autre part sur sa réputation sulfureuse d'érudit génial jamais entièrement démasqué, si bien que l'odeur de soufre perçue par certains des plus grands érudits de son temps ne fit en rien obstacle au succès littéraire et scolaire des *Mythologiae libri*.

VICTOR GYSEMBERGH

44. Cf. *supra*, n. 10.